

# **Digitales Brandenburg**

hosted by **Universitätsbibliothek Potsdam**

## **Die preußischen Kriegsberichte der beiden schlesischen Kriege**

**Droysen, Johann Gustav**

**Berlin, 1877**

XII. Relation de ma campagne 1744.

[urn:nbn:de:kobv:517-vlib-12593](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:kobv:517-vlib-12593)

## XII.

Relation de ma campagne 1744.<sup>1)</sup>

Je partis le 13 d'août, pour me mettre à la tête de mes troupes, qui divisées en trois colonnes, s'étoient mises en marche, pour arriver auprès de Prague, à peu près au même jour. J'imaginois que les Saxons, ni aucune puissance de l'Europe, pouvoit trouver étrange, qu'après avoir fait annoncer ma marche, par des réquisitoriaux de l'Empereur, je poursuivisse mon chemin, sans m'arrêter, au travers de cet Électorat, et en faisant observer la meilleure discipline du monde. Le bruit qu'en firent les Saxons, avoit en vue trois objects différents, dont le premier étoit la passion et la jalousie, qu'ils ont contre la Prusse, croyant ce voisinage trop puissant pour leur foiblesse, et se flattant, par leurs cris, de révolter les puissances du Nord, et principalement la Russie, contre une action qui n'avoit en elle-même rien d'odieux, ni de contraire aux lois et aux constitutions de l'Empire. Leur second objet consistoit dans la partialité de la Reine et du Père Guarini pour la cour de Vienne; et le troisième, l'extrême disette d'argent, qui s'étendoit si loin dans ces circonstances, que la Cour manquoit souvent, de quoi pouvoir suffire aux besoins les plus pressants, ce qui leur fit espérer, que le moment favorable étoit venu de vendre leurs troupes à plus gros marché, qu'on ne les eût payées en toute autre occasion. Pendant que tout ces mouvements se passoient à Dresde, et encore plus à Varsovie, je m'avançois à grands pas vers les frontières de

<sup>1)</sup> Die Relation de ma campagne ist in den diesseitigen Acten nur in einer Abschrift von Schreibers Hand erhalten. Eine andere wird sich in dem französischen Staatsarchiv finden, da Friedrich II. Berlin 18. December diese Relation (une description exacte et détaillée de toute ma campagne) an Ludwig XV. gesandt hat mit der Bitte sie nicht zu veröffentlichen, weil darin mehrere Punkte seien, dont les Autrichiens pourroient tirer avantage comme de tout ce qui regarde les subsistances.

Schon am 6 December muß Eichel an Podewils melden: Der König befehle ihm von anliegendem Bericht vom 3 Decbr. einen Abdruck an Chambrier zu senden und dabei zu schreiben „das wäre vorerst nur en gros, was passirt sei, Se. Maj. werde ihm nächstens eine detaillirte Relation von der ganzen Campagne schicken, worin Alles, was vorgefallen, ganz umständlich und der Wahrheit nach angeführt werden sollte.“

Daß der König Anfangs die Absicht hatte, diese oder eine ähnliche Gesamtrelation über den Feldzug in Böhmen zu veröffentlichen, ergibt das Schreiben von Eichel an Podewils, Schweidnitz, 7 Decbr.: „ . . . es bleiben Se. Maj. aber anbei des Entschlusses, nach dero Gott gebe glücklichen retour sofort eine ausführliche relation von der ganzen Campagne publiciren zu lassen.“

Es unterblieb, weil der König erst bei seiner Rückkehr nach Berlin erkannte, wie trostlos seine Lage war.

la Bohême. Il n'y eut rien de plus ridicule, que la crainte extrême du ministère Saxon, mêlée avec une fierté composée et soutenue des moyens les plus foibles et les plus insuffisants. L'on m'accor-  
doit d'un côté tout ce que je pouvois désirer relativement à mon passage et à la subsistance de mes troupes; d'un autre côté l'on protestoit sur ce que l'on faisoit, et en même tems on faisoit travailler, jusqu'aux manufacturiers de porcelaine, pour faire plus de vingt coupures et des barricades dans les rues de la nouvelle ville de Dresde. La ville étoit fermée, on avoit doublé la garnison, mais trois bataillons de mes troupes, quarante pièces de batterie et vingt mortiers passèrent, malgré ces grands préparatifs, sur l'Elbe, au beau milieu de la ville, tandis que l'armée côtoyoit cette capitale des deux côtés. Que de singulières contradictions ne renferme point l'esprit humain! Nous trouvâmes bientôt un obstacle plus réel à notre entrée en Bohême: les Autrichiens avoient fait une espèce d'estacade dans l'Elbe, qui en interrompoit entièrement la navigation, et cette estacade étoit défendue par un bon château, situé sur un rocher escarpé de tous les côtés, et qui commande toute la rivière. Le château fut sommé, un capitaine hongrois avec 100 hommes se rendit prisonnier de guerre, l'Elbe fut déblayée, notre petite flotte y passa, et toutes ces formalités ne nous firent perdre que deux jours. L'armée continua sa route depuis vers Prague, sans aucun empêchement, une avantgarde composée de quatre régiments de hussards et de quatre bataillons de grenadiers, précédoit sa marche d'une journée, et ramassoit en chemin faisant les subsistances dont les troupes avoient besoin. Dans toute cette marche on n'a eu d'autres nouvelles du comte de Badiani (qui au bruit de notre marche étoit entré en Bohême avec un corps de 13 mille hommes) que par un détachement du régiment de Zieten, qui surprit et défit 200 hommes du régiment de Baronay, que Monsieur de Badiani avoit envoyé à Munzifai, petit bourg non éloigné des rives de l'Egra; les prisonniers au nombre de 50 déposèrent, que l'ennemi étoit aux environs de la Beraun. Nous arrivâmes le 2 de septembre aux environs de Prague, après une marche longue et difficile, dans un temps pluvieux, de façon que le trois et le quatre furent employés à faire la circon-  
et controvallation de la ville. Le corps du Maréchal de Schwerin, et celui du Prince Léopold étoient arrivés le 1<sup>er</sup> de septembre.

Les ponts de communication étoient jetés sur la Moldau, et il ne manquoit plus que la grosse artillerie pour commencer le siège. L'Elbe n'est navigable que jusqu'à Leutmeritz, et de là on étoit obligé de faire le transport du canon, des munitions de guerre et de bouche, par charroi, ce qui emporta huit jours de tems, pendant

lesquels on fit les fascines et les autres arrangements nécessaires pour l'ouverture de la tranchée. Je reçus entre ce tems l'avis, par un de nos espions, que le Comte Badiani faisoit amasser de gros magasins à Beraun, et que ces magasins n'étoient gardés que par mille hommes, ce qui me fit naître le dessein de m'emparer de ce poste, et de déranger par là considérablement les desseins des ennemis. Le Général Hacke fut commandé pour cet effet avec cinq bataillons et six cent hussards, et eut l'ordre d'emporter ce poste. Il se trouva que l'ennemi en eut des nouvelles, et quoique ce plan fût assez bien concerté, le Général Hacke, après avoir emporté la porte de la ville, du côté du pont, se vit obligé à se retirer, voyant deux corps considérables de cavalerie, qui passaient la Beraun, pour le prendre dans ses derrières; il perdit un canon à cette retraite, dont les roues furent cassées; il se posta ensuite sur une hauteur, où il soutint six heures de suite, l'attaque des cuirassiers et des Pandoures, et après les avoir repoussés par cinq différentes reprises, il les poursuivit et les chassa de l'autre côte de la rivière. Je fus averti à midi, que le corps du Général Hacke étoit environné, que le nombre des ennemis augmentoit, et qu'il avoit besoin de secours. J'y marchois en personne avec 50 escadrons et 16 bataillons; nous arrivâmes à dix heures au delà des plaines d'Unhost, à l'embouchure du défilé, et j'appris que l'affaire s'étoit heureusement passée à notre avantage, quoiqu'à la vérité le but de l'expédition se trouvât manqué.

Nous avons eu le malheur durant cette campagne, que les gens préposés à la fourniture des vivres, s'en sont si mal acquittés et se sont trouvés si peu intelligents, que l'armée a été toujours mal fournie, et à la fin cette fatalité est devenue d'autant plus funeste, qu'elle nous a obligés de quitter la Bohême. Le jour que je marchois vers Beraun, l'armée n'avoit plus de pain, ce qui m'empêcha de poursuivre ma pointe et d'occuper le poste de Beraun, et de plus, j'avois apppris, que Monsieur de Badiani, avoit fait rétrograder ses magasins de Beraun à Pilsen. Le 10 au soir l'ouverture de la tranchée se fit à Prague, à trois endroits différents à la fois, savoir à la montagne de Zisca, vers le plateau de la montagne de St. Lorenz, et vers la nouvelle porte du côté du moulin, sur la basse Moldau; la première attaque j'appela celle du Maréchal de Schwerin, la seconde c'elle du comte de Truchses, et la troisième celle du Prince Charles. L'ouverture de la tranchée nous coûta peu de monde, à cause qu'on en déroba la connoissance à l'ennemi. Le 12 on emporta d'assaut le fort de Zisca, et encore un autre fortin, qui lui étoit adjacent. Le Prince Guillaume fut tué ce jour à la batterie qui portoit le nom de son frère. Les jours suivans les attaques se

poussèrent avec beaucoup de vigueur, le moulin de la basse Moldau fut abîmé par les bombes, et l'écluse rompue de façon, qu'après que l'écoulement de l'eau eut duré quelques heures, ont eût pu donner un assaut au travers de la rivière et entrer au milieu de la ville; ce fut la raison qui détermina Mr. de Harsch à battre la chamade, il y eut encore quelques pourparlers, mais il fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le 16 septembre la garnison sortit, forte de 12 mille quelques cents hommes, ce qui étoit distribué en 22 bataillons: on ne put y donner que des escortes foibles, et il en déserta la moitié avant qu'ils arrivassent en Silésie. La ville de Prague une fois prise, c'étoit la grande question, de quel côté diriger les opérations.

La trahison des Saxons étoit encore ensevelie sous les cendres; j'étois à la vérité informé, que leurs troupes remuoient dans leurs quartiers, mais je ne leur supposois pas la hardiesse, de se déclarer contre moi, dans un commencement de guerre, où la fortune ne s'étoit pas encore déclarée, ni pour l'une ni pour l'autre partie, et d'exposer à la vengeance de leurs voisins un pays ouvert de tous côtés, mal garni de troupes, et qui doit être ruiné de fond en comble toutes les fois que la guerre s'y fera, et que l'ennemi se tourne du côté de Leipsic, qui est le nerf de leur état, le siège de leur commerce et la ressource de leur crédit. Toutes ces suppositions, toutes ces probabilités se trouvèrent ensuite fausses, le marteau d'or des Anglois avoit ouvert les portes de fer des Saxons, et l'intérêt d'un moment les avoit aveuglés sur un intérêt plus durable.

Je fis deux fautes capitales en quittant Prague, qui ont entraîné après elles le dérangement de toute la campagne. Je n'aurois pas dû m'éloigner de cette capitale, sans l'avoir pourvue suffisamment de vivres; car au moment où nous l'occupâmes, il n'y avoit de provisions de bouche, que pour huit jours. Je n'y laissois non plus qu'une garnison de 6 bataillons et de 300 chevaux, ce qui auroit été bon dans le cas que l'on fût resté dans le voisinage, mais ce qui devenoit insuffisant pour défendre une place de cette immense étendue, et qui ne se soutient qu'à force de bras. L'autre faute étoit encore de plus de conséquence: si l'armée avoit marché d'abord à Pilsen, nous aurions fort dérangé, et peut-être rompu la jonction des Saxons et du Prince Charles, nous aurions pris le principal magasin des Autrichiens, et nous couvrions Prague; mais au lieu de prendre ce parti sage, et qui sembloit obvier à beaucoup d'inconvéniens, il parut à mes généraux, que Monsieur de Badiani, ayant fait construire à Cameyk un pont sur la Moldau, passeroit incontinent cette rivière, dèsque nous serions sur la rive gauche; et dèsque les Saxons avoient résolu de se déclarer, Monsieur de Badiani

auroit pu se joindre à eux par la Lusace, me rassembler mes magasins sur l'Elbe, et faire du dégât en Silésie, pendant que j'aurois été vis-à-vis du Prince Charles, qui se seroit jeté par les montagnes du Palatinat et de la Haute Autriche, vers Tabor et Budweis, où Badiani et les Saxons l'auroient pu joindre également. La raison principale qui me détermina de marcher sur Tabor et Budweis, est, que les François ont regardé l'abandon de ces deux postes, l'année 41, comme la perte de toutes leurs affaires; de plus l'Empereur, Seckendorf et Schmettau me rebattoient les oreilles, de la nécessité d'occuper ces postes importants.

Le Lieutenant - Général de Nassau, fut détaché avec 10 bataillons, 10 escadrons de dragons et 30 de hussards à Tabor; la ville se rendit après avoir fait une sortie, où nos hussards sabrèrent et firent prisonniers plus de 140 hommes. L'avant-garde marcha de là à Budweis, de là à Frauenberg, et prit ces deux postes sans presque coup férir. L'armée suivoit à pas lents le chemin de Tabor, partagée en deux corps, dont l'un côtoyait la Moldau et l'autre marchait plus à gauche. Dèsque j'eus quitté Prague, Monsieur de Badiani envoya 2000 hussards, quelques milliers de Talpatschs et 1000 hommes de cavalerie, à Beraun et Königsaal: ceux-là bloquèrent, pour ainsi dire, la ville de Prague, et en occupèrent si bien les avenues, qu'on n'y put faire entrer aucunes provisions. Je me suis alors trouvé pendant quatre semaines sans aucune nouvelle, sans lettres, sans pouvoir trouver de bons espions, sans savoir si le Prince Charles, Monsieur de Badiani et les Saxons étoient en Bohême ou à Pequín. On s'étonnera peut-être, que nous n'ayons tiré aucune lumière des prisonniers que l'on faisoit tous les jours sur les ennemis; mais il faut savoir, que les prisonniers autrichiens ne sont que des hussards, ou des Pandoures détachés avec leurs corps six semaines ou plus longtemps de leur armée, et qui n'en ont aucune connoissance. On ne se trouve guère avancé, après les avoir examinés. Les espions du pays ne sont pas de plus grande ressource, on n'en trouve aucun, ou même ils rapportent des faussetés. Le plat pays et le peuple est superstitieusement attaché à son gouvernement, il cache, enfouit les bleds et tout devant les armées, n'apporte ni vivres ni subsistance dans les camps, et vous oblige de nourrir le soldat des denrées, que l'on a eu la faculté de conduire avec soi. Les baillis et les prêtres sont encore pis, ils servent d'espions aux Autrichiens, et ayant toutes les commodités d'apprendre ce qui se passe dans une armée, qui embrasse leurs villages dans le camp qu'elle occupe, ils informent incontinent l'ennemi de la moindre manoeuvre, d'un petit mouvement et des détachements qui sortent, et obligent par conséquent à n'envoyer jamais des partis,

mais des corps au moins de 10 mille hommes, pour ne les point aventurer et les exposer mal à propos à quelque affront. Ce n'étoit pas là tout l'embaras encore, il y en avoit un autre, auquel des contretemps infinis se sont joints, et qui nous a dans la suite forcés à tous les mouvements rétrogradifs, que nous avons été obligés de faire. Il y avoit pour un mois de farine pour l'armée, chargée sur des caissons, et qui nous suivoit sous l'escorte de l'arrière-garde, que commandoit le Général Posadowski; soit que cet officier s'ennuyât de la lenteur de sa marche, soit qu'il y eût quelque autre accident, il n'amena à Tabor que la moitié de nos caissons, qui avoit été à la tête de l'escorte; l'ennemi n'en enleva pas un seul, mais Posadowski les laissa en chemin, à la garde des gens du pays, qui bien éloignés de s'employer pour les faire suivre, brisèrent les caissons, volèrent les chevaux et la farine et chassèrent les valets, qui les conduisoient. Le seul moyen qu'il y avoit, pour remédier à ce malheur, étoit de faire livrer et contribuer le pays. Le régiment de Tieri (Dieury) nouvellement levé, paroissoit le plus propre à cet emploi, il y fut destiné, mais il arriva encore d'autre fatalités, qui achevèrent de nous déranger, comme on le verra dans la suite.

L'armée à Tabor et l'avant-garde à Budweis, il s'agissoit de régler les opérations ultérieures. Nous pouvions aller à Neuhaus, pour donner au Prince Charles des jalousies sur l'Autriche; nous pouvions aller à Budweis, et nous pouvions passer la Moldau à Tein, pour marcher au Prince Charles, que l'on nous disoit camper à Pisek. Je ne me serois pas aventuré si avant, si un malheureux espion ne m'avoit assuré, que l'armée autrichienne avait marché sur trois colonnes vers Budweis: nous n'eûmes pas passé la Moldau, que nous apprîmes que sa nouvelle étoit fausse; on sut ensuite par les partis, que l'ennemi étoit campé à Mirotitz, à deux milles de l'autre côté de Pisek, proche de la Moldau. Ce faux avis rendit ma manoeuvre mauvaise, qui n'étoit bonne qu'au cas où l'ennemi se seroit approché de Protivin ou de Budweis. Nous séjournâmes cependant trois jours dans le même camp, et dans cet espace le Général Ghilani passa la Moldau avec un corps de 10 mille hommes, tomba sur trois ou quatre détachements du régiment de Tieri qu'il défit, et empêcha toutes les livraisons du pays pour Tabor. Nous étions au . . . . de septembre, et nous n'avions de farine à Tabor que pour huit jours, point de ressources pour en faire de nouvelles provisions, ni aucune espérance d'en pouvoir prendre sur l'ennemi, ce qui me fit prendre le parti de marcher à Tabor, pour être de là plus à portée de me rapprocher de mes magasins. J'appris à Tabor que les Saxons alloient joindre les Autrichiens, que le Prince Charles faisoit faire quatre ponts sur

la Moldau, qu'il faisoit amasser des provisions à Beneschau, et qu'il vouloit me couper de Prague et de la Sassava. Je savois que le poste de Beneschau est inattaquable, et que si l'ennemi s'y mettoit une fois, ne fût-ce qu'avec un détachement d'une vingtaine de mille hommes, il seroit impracticable de l'en déloger, que ce mouvement me rejetoit sur Ratay et sur Pardubitz, où j'avois un petit dépôt, que je n'avois que pour huit jours de farine, ce qui étoit opiné suffisant, pour faire la marche de Beneschau, que j'aurois par conséquent manqué de pain avant que d'atteindre Pardubitz, que de plus, si les ennemis se mettoient entre moi et Prague, cette ville et la garnison, trop foible, pour en soutenir la vaste enceinte, seroit à coup sûr perdue. Il y avoit à considérer d'un autre côté, que ce mouvement rétrogradif étoit fort préjudiciable à mes desseins, qu'il pouvoit me faire perdre Tabor et Budweis, et donner même à mes alliés des soupçons contre ma fidélité. Ce raisonnement étoit fort, mais la faim étoit plus forte encore, et l'article de Prague un argument sans réplique. Il restoit à savoir, si l'on garderoit les postes de Tabor et de Budweis? Si l'on considéroit d'un côté, que nous en éloignant, il y avoit à craindre, que l'ennemi ne les prît, nous aurions dû les évacuer d'abord, mais à cela il y avoit beaucoup à objecter. Je savois que le Prince Charles étoit joint par les Saxons, je savois qu'il avoit fait faire des ponts sur la Moldau, ce qui sembloit indiquer, qu'il n'auroit pas quitté l'Alsace, qu'il n'auroit pas rassemblé tant de forces, et qu'il ne feroit pas un mouvement aussi décisif que celui de passer la Moldau, s'il n'avoit intention d'en venir à une bataille.

A ces préjugés se joignoient ceux de l'expérience. Dans la dernière guerre l'ouverture des campagnes se faisoit par une bataille, et ce qui achevoit de me persuader que c'en seroit de même de celle-ci, c'est la coutume qu'ont les Autrichiens, de tirer tout le parti, qu'ils peuvent, de leurs auxiliaires, le peu de risque qu'il y avoit pour eux de faire tuer quelques Saxons, et l'espérance qu'ils pouvoient avoir, qu'en me battant ils gardoient le champ libre et gagnoient la faculté, de tourner toutes leurs forces, ou du moins la plus grande partie, contre la Bavière. Enfin, soit que l'on songe ce que l'on espère, ou que ces raisons furent solides, elles me parurent du moins telles, et dans cette supposition, je devois conserver nécessairement les postes de Tabor et de Budweis, qui ôtoient à l'ennemi, s'il avoit été battu, toutes ses ressources, lui coupoient le chemin de l'Autriche, et le rejetoient dans cette partie montueuse de la Bohême, qui tient à la Basse-Autriche. Il s'est manifesté dans toute cette campagne une fatalité si ouverte et si opiniâtre à

déranger mes entreprises, que je ne puis m'empêcher d'en rapporter quelques exemples, à mesure que l'occasion s'en présente.

A la prise de Budweis il ne s'étoit presque point trouvé de munitions de guerre dans la place, le régiment de Kreytzen qui devoit défendre cet endroit, n'avoit que 60 coups à tirer par tête, on ne pouvoit alors suffisamment ravitailler la place, étant trop éloigné de Prague; j'envoyois cependant une assez bonne provision de cartouches au Général Kreytzen, si un accident que l'on ne pouvoit prévoir, ne l'en eût privé. Le Général du Moulin étoit commandé avec quelques bataillons, pour prendre son chemin par Budweis, et pour repasser par Neuhaus à Tabor, afin d'amasser des vivres et sur tout de la farine; les caissons de poudre entrèrent à Budweis avec le détachement de du Moulin, et celui qui avoit la lettre à rendre au Général Kreytzen, n'arriva que le lendemain, de sorte que les caissons suivirent le Général du Moulin, et que le Général Kreytzen ne reçut la lettre, qui lui marquoit que les caissons étoient pour lui, que lorsque le petit convoi étoit à une grande marche de lui, et que beaucoup de hussards lui avoient déjà ôté la communication avec du Moulin; depuis ce moment, l'armée perdit également la communication avec cette ville. Tabor devenoit absolument nécessaire, pour avoir la communication avec Budweis, et de plus il y avoit dans la ville 500 malades, qu'il nous étoit impossible de conduire avec l'armée faute de chariage, ainsi nous ne pûmes l'abandonner.

Nous nous mîmes le . . . de septembre en marche vers la Sassave, et je détachai le Maréchal de Schwerin avec 16 mille hommes pour gagner Beneschau, ce qui me réussit; l'armée y arriva deux jours après, nous occupâmes ce poste sonica, ayant gagné quatre heures sur l'ennemi. Nous séjournâmes huit jours au camp de Konopitz et Beneschau, pendant lequel temps j'envoyois un détachement à Leutmeritz, pour faire transporter incessamment des farines, tant pour l'armée que pour Prague. Les Autrichiens qui, voyant leurs coup manqué, s'étoient retiré du côté de Neveclau, furent bientôt joints par toutes leurs forces, et le Prince Charles fut se camper à Marchowitz. J'appris cette nouvelle avec beaucoup de plaisir, me flattant de pouvoir attaquer le Prince Charles et de le battre. Je fis défilé l'armée sur huit colonnes, et nous prîmes le chemin de Marchowitz, aux environs duquel nous arrivâmes après le coucher du soleil, de façon que l'armée n'étoit pas même tout à fait en bataille pendant la nuit. Le lendemain à la pointe du jour, nous nous préparions à attaquer les Autrichiens. Ils s'étoient postés sur une montagne, qui faisoit comme un demi-cercle, dont la gauche tournoit vers notre droite, et leur droite étoit entièrement éloignée de nous; dans

la vallée au pied de la montagne il y avoit un marais, au travers duquel il couloit un ruisseau marécageux, à l'extrémité de leur gauche l'on voyoit quelques grands étangs qui couvroient tout leur flanc en retournant vers leurs derrières. Nous commençons à nous former de notre côté sur la montagne, qui étoit vis à vis de leur centre, mais le terrain qu'il y avoit à notre droite, se trouva si étroit, qu'à peine auroit-on pu mettre 6 bataillons en bataille, et cela fait, on ne pouvoit les faire marcher en avant à cause du précipice qui séparoit les deux armées. Le centre étoit encore plus immuable, car un monticule et deux fonds considérables le séparoit de l'armée ennemie. Toutes ces positions bien reconnues, il fut facile de juger, que c'auroit été une témérité très-condamnabile, que d'engager une affaire dans ces circonstances. C'est ce qui m'obligea à me replier vers mon camp, je cachois cette manoeuvre à l'ennemi par quelques fausses démonstrations, comme si l'on avoit toujours intention de les attaquer, ce qui me réussit si bien, que toute l'armée rentra dans le camp, sans qu'il parût une âme de l'ennemi.

Les fourrages étoient cependant consumés aux environs de Konopitz, où nous avons séjourné longtems, il falloit changer de camp; nous ne pouvions prendre d'autre position, que celle de Picheli, le côté de Ratay étant trop montueux et moins abondant en fourrage que les autres contrées de Bohême. Deux jours après, le Prince Charles vint occuper le camp que nous avons quitté. Le fourrage se livroit à son armée par ses derrières, ce qui lui donnoit autant de facilité, que nous trouvions d'obstacles. De Prague à Picheli il y a cinq lieues d'Allemagne; les chemins étoient remplis de défilés, l'ennemi nous enlevoit quelquefois des caissons, et pour surcroît d'inconvénients, les gens préposés aux vivres s'étoient si mal acquittés de leur fonction qu'après avoir séjourné huit jours à Picheli, nous n'étions pas en avance de pain d'un jour pour l'armée.

Les ennemis avoient fait un détachement, commandé par le Général Ghilani, qui marcha le même jour à Kamerbourg, que nous marchions à Pichely. Je fis d'abord que j'en fus informé, un gros détachement contre celui-là, sous les ordres du Général Nassau, avec ordre de côtoyer le corps autrichien et de le chasser de Kamerbourg. Le Général s'acquitta très-intelligemment des ordres que je lui avois donnés, il chassa Monsieur Ghilani de Kammerbourg, et le prévint sur le poste de Kollin, dont l'Autrichien vouloit s'emparer. Monsieur de Nassau n'eut pas fait deux marches, qu'il me fut impossible de communiquer avec lui et bien moins de recevoir des nouvelles de ce qu'il étoit devenu. Dans cette situation, j'appris que le Prince Charles avoit décampé, qu'il se portoit vers Ratay,

et que son dessein étoit, d'occuper le camp de Janowitz. Si j'avois pu, dans cette conjoncture, gagner le camp de Kuttenberg, avant le Prince Charles, je suis d'opinion, que j'aurois pu me soutenir en Bohême, ou du moins en conserver une partie. Je voulus faire marcher incessamment l'armée, mais il n'y avoit pas de pain, le convoi devoit arriver le lendemain. Perdre deux jours dans un cas si pressant, c'étoit perdre Pardubitz et ma communication avec la Silésie, la seule qui me restoit, depuis que les Saxons avoient barré leurs frontières. Dans cet embarras, je me résolus de marcher avec l'aile gauche de l'armée à Schwartz-Kosteletz, et de laisser le Prince Léopold avec l'aile droite, pour amener le convoi des vivres. J'arrivois le . . . de . . . au camp. Le lendemain, lorsque j'allai me mettre en marche, pour me poster sur Cauerzim, il me vint deux cuirassiers déserteurs des Autrichiens, qui déposèrent, que toute leur armée étoit à Janowitz. Dans ce cas j'aurois fait une manoeuvre dangereuse, si j'avois poursuivi le chemin de Cauerzim, principalement n'ayant aucune nouvelle du Général Nassau, que je croyois à Pardubitz. Je me crus donc obligé de diriger ma marche sur Böhmschbrod, où je fus joint le lendemain par le Prince Léopold et l'aile droite. Là j'appris par un Juif, qui faisoit le vivandier dans l'armée, et qui venoit de Kollin, que le Général Nassau y étoit campé de l'autre côté de l'Elbe, ne se croyant pas sûr de celui de la Sassava, vu la proximité de l'armée ennemie. J'appris d'un autre côté, que les ennemis en vouloient à mon magasin de Pardubitz, où il n'y avoit qu'un bataillon pour le défendre; cela m'engagea à y envoyer le Général du Moulin, avec 6 bataillons, que le Général Nassau détacha. Touts ces postes de Bohême sont de nature, qu'il leur faut des remparts de remblai, pour les défendre. L'armée marcha le . . . à Caurzim, où notre aile droite se trouva fort près des ennemis, séparés seulement par des bois et des marais. Le lendemain nous marchâmes à Gros-Gbel, ce qui nous approchoit de Kollin et nous mettoit en passe de gagner le lendemain le camp de Kuttenberg. Mais les Autrichiens s'apercevant de notre dessein, et ayant encore un demi-mille d'avance sur nous, forcèrent leur marche, et gagnèrent la hauteur avant nous. Je laissois exprès le Général Nassau à Kollin, dans l'espérance que ce détachement donneroit aux ennemis la hardiesse de m'attaquer, ou les induiroit peutêtre à prendre des camps moins forts, que ceux qu'ils avoient été jusqu'alors fort soigneux de choisir. Mes espérances furent vaines, le Maréchal de Traun ne fit aucun mouvement, pour quitter ses montagnes, et il me fut impossible de l'y forcer. Pendant que Monsieur de Traun étoit sur la cime/ de ses rochers, Nadasti se mettoit toujours à

portée d'observer notre droite, et Ghilani notre gauche. Pour faire un fourrage, la moitié de l'infanterie étoit obligée de la protéger, et l'espace étroit du camp ne nous fournissoit pas à beaucoup près ce qu'il nous falloit pour le nécessaire. Il est toujours fâcheux, pour une grande armée, d'être à l'étroit, mais cette situation étoit susceptible de remèdes. Le nombre des dissenteries, qui augmentoit considérablement dans l'armée, n'étoit pas de cette nature. Le soldat avoit manqué d'eau de vie et de bière, depuis la seconde marche, que nous avons faite du côté de Tabor. La nécessité nous avoit même obligés, de lui fournir de la farine, au lieu du pain. Cette mauvaise nourriture en partie, et principalement les eaux bourbeuses des lacs et des étangs, jointes aux fatigues des marches continuelles, que nous faisons, ajoutez à tout cela les nuits froides de l'arrière saison, rendoient les trois quarts des fantassins malades, soit de fièvres malignes ou de dissenteries. Toutes ces tristes circonstances faisoient envisager le cantonnement des troupes comme l'unique moyen de les conserver, ce fut cette circonstance, qui m'obligea à passer l'Elbe le . . . de novembre. Nous fîmes cette manoeuvre là avec tant de précaution, que l'ennemi n'osa nous entamer, ou que nous étions en état, d'engager avec avantage une affaire générale.

Lorsque toute l'armée eut passé l'Elbe, jusqu'aux dix bataillons près, que j'avois destinés à garder Kollin, il vint un corps de quelques mille Hongrois, qui voulurent attaquer Kollin; ils en perdirent promptement l'idée, et se retirèrent tout de suite à un demi-mille de là. Les postes de Kollin et de Pardubitz doivent être regardés comme les principaux qui se trouvent sur l'Elbe; Pardubitz est important pour la communication de la Silésie, Kollin l'est pour celle de Prague, de Leutmeritz et de Nimbourg, où étoient les magasins de l'armée. Il y avoit encore d'autres avantages à tirer de ces deux postes puisqu'ils empêchoient à l'ennemi de pouvoir prendre des quartiers entre l'Elbe et la Sassava, que moyennant ces deux débouchés, leurs quartiers auroient été rafflés tout autant de fois qu'ils auroient hasardés d'en prendre, soit à Kuttentberg, Chaslau, Chrudim etc. L'armée ennemie ne fit aucun mouvement pendant quelques jours et resta tranquillement sur les montagnes; ils attaquèrent encore une fois nos troupes à Kollin, mais ils y furent si mal reçus, qu'ils se retirèrent avec une perte de 600 hommes.

Mon armée étoit distribuée de façon, que 10 bataillons et 10 escadrons étoient sous le Général de Nassau à Kollin, 10 bataillons étoient sous les ordres du Général du Moulin à Pardubitz, et l'armée, cantonnée en ordre de bataille, occupoit le terrain, qui se trouve entre Clumetz, Bodanetz et l'Elbe; des bataillons de grenadiers,

étoient postés le long de l'Elbe, de demi-mille en demi-mille entre ces bataillons; il y avoit de Pardubitz à Collin 40 escadrons de hussards, pour faire les patrouilles le long de l'eau, observer la quantité étonnante de gués, qui s'y trouvent, ensuite avoir un oeil sur les mouvements de l'ennemi et principalement d'avertir l'armée, au moment qu'on s'apercevrait de quelques préparatifs pour la construction d'un pont. Les ordres et les mesures étoient si bien prises, que l'armée étant une fois avertie, ne pouvoit pas manquer de faire échouer les desseins de l'ennemi; mais on sait, que le chapitre des accidents est plus vaste à la guerre, qu'en toute autre occasion.

Pendant mon séjour à Tirnova, je reçus des avis, par des lettres de Vienne interceptées, que les ennemis avoient un dessein de conséquence, qu'ils exécuteroient le 13 de novembre. Il étoit bien difficile de juger de ce dessein; j'étois dans l'opinion, que vu les mesures que j'avois prises, pour empêcher aux ennemis le passage de l'Elbe, et vu la saison avancée, ils ne tenteroient pas de l'entreprendre, mais j'avois reçu des nouvelles de Prague, que l'on y faisoit construire des échelles, dans les environs, ce qui me faisoit juger, que le dessein des ennemis pouvoit être plutôt de surprendre une ville, dont l'enceinte étoit immense, que de tenter quelque chose sur une armée postée derrière une rivière, à portée de la soutenir. Ce raisonnement, qui paroît simple et naturel, m'induisit à jeter trois bataillons et 5 escadrons de dragons dans Prague, pour mettre la ville hors de toute insulte. Le 18 arriva, je fus fort intrigué d'apprendre, quels pouvoient être les mouvements de l'ennemi; j'eus beaucoup de faux avis, entre autres, qu'un corps de leurs troupes marchoit vers Cauerzim et Prague et qu'un gros corps s'avançoit vers Pardubitz. Ce même jour le Général Nassau m'écrivit, que ses espions lui déposoient unanimement, que l'ennemi avoit dessein de l'attaquer à la pointe du jour. Le 19 arriva enfin, j'étois levé avant cinq heures, et j'entendis un grand bruit de canon, mêlé à des charges très-fortes de petites armes. Je supposois d'abord, que ce seroit quelque nouveau dessein, que l'ennemi vouloit exécuter sur Kollin; le Prince Léopold me fit dire la même chose de Bodanetz, et tout ce que j'en appris, se réduisit à ce que l'ennemi tentoit quelque chose sur cette ville. J'étois d'autant moins embarrassé de cet événement, que je connoissois la situation de Kollin, pour y avoir posté les troupes moi-même, et je n'attendois que des avis ultérieurs, du Général Nassau, pour faire faire à mes troupes la manoeuvre, qui auroit été la plus convenable en ce cas. Mon incertitude dura jusqu'à midi, qu'un officier vint me dire, que les Autrichiens avoient passé l'Elbe, avec toute leur armée, auprès de Selmitz. On peut s'imaginer facilement, dans quel état de surprise,

me jeta cette nouvelle; il n'étoit plus temps, à songer d'empêcher une chose qui étoit déjà faite; il ne s'agissoit plus, que d'y apporter un remède prompt et efficace, ou qui du moins levât les inconvénients considérables, qu'il y avoit à craindre. Je fis pour cet effet, rassembler encore le même jour l'armée entre Bodanetz et Clumetz; là j'appris, par le Lieutenant-Colonel Wedel, dont le bataillon avoit été à Selmitz, que les hussards, n'ayant pas fait leurs patrouilles avec l'exactitude qui se devoit, n'avoient pas averti d'abord ce Lieutenant-Colonel, des mouvements des ennemis, ni des pontons que la patrouille avoit entendu conduire, que lorsque Wedel s'étoit mis en marche avec son bataillon, pour empêcher le dessein de l'ennemi, il y en avoit déjà eu 3 mille de passés, qu'il les avoit attaqués indépendamment de leur nombre, et les avoit obligés à se retirer sous la protection de trois batteries, qu'ils avoient de 50 canons, que dans cette terrible situation, nos grenadiers avoient arrêté l'ennemi trois heures, mais qu'ils avoient été obligés de se retirer faute de secours, n'ayant perdu que deux officiers et 100 hommes, que l'on avoit envoyés trois officiers pour m'avertir de ce qui se passoit, qu'il y en avoit eu un de tué, et les autres faits prisonniers; en un mot la fatalité voulut avoir si bien secondé les Autrichiens, dans cette rencontre, que leur dessein réussit comme ils l'avoient projeté malgré toutes les dispositions que l'on avoit fait pour faire l'échouer. L'armée ne fut assemblée qu'à l'entrée de la nuit, il nous manquoit encore le détachement de Nassau.

Ce fut tout mon soin de faire des mouvements capables de faciliter sa jonction, et d'aviser à ce qu'il y auroit à résoudre pour la ville de Prague. Il étoit absolument nécessaire alors, de choisir entre le parti, de tirer avec l'armée vers Nimbourg et Prague, ou vers Königsgrätz. Dans le premier de ces cas, je m'exposois à des inconvénients si dangereux, que j'aurois été perdu avec l'armée, si j'avois choisi ce parti-là: car les Autrichiens sentant, que j'étois coupé de mon pays, par les frontières de la Saxe, et que je n'avois plus d'autre connexion avec mes états, que par la Silésie, se seroient postés le long des gorges et des défilés, qui conduisent dans ce duché, moyennant quoi j'aurois manqué de toutes les choses nécessaires, pour refaire une armée en tout genre; et ce qui étoit plus décisif encore que tout ceci, c'étoit que le trésor de l'armée, étoit épuisé à la fin de novembre, que je ne pouvois trouver de l'argent, en assez grande quantité, pour payer les troupes. Toutes ces raisons résumées, me déterminèrent à marcher vers Königsgrätz, après avoir attiré à moi le corps du Général Nassau. Ce n'étoient pas encore là tous les embarras de ma fâcheuse situation. Mes

dernières lettres de Prague portoient, qu'il y avoit de la farine pour six semaines, pour la garnison, mais pas d'avantage. Cette garnison étoit augmentée depuis de trois bataillons et de cinq escadrons; dès-que je voulois marcher vers Königsgrätz, je me voyois hors d'état, de ravitailler Prague. S'il y avoit eu pour trois mois de vivres dans la ville, j'aurois laissé la garnison dedans, et tout ce qui en dépendoit; mais me voyant hors d'état, de la pouvoir secourir en six semaines, je fus obligé, pour sauver la garnison, de donner encore le même soir les ordres, pour lui faire évacuer la ville, dirigeant sa marche par Leutmeritz, Böhmschleipe à Friedland. Le lendemain je fis un mouvement avec l'armée, qui m'approchoit de l'ennemi (que je ne pouvois attaquer à cause des lacs); je m'y tins le lendemain, ce qui donna au Général Nassau la faculté de gagner Neubitschau, alors je marchois vers Nechowitz, ou notre jonction se fit le 24, sans que la Général Nassau n'eût reçu un mot de mes ordres, et sans que j'eusse appris un mot de lui; mais nous calculâmes si juste les manoeuvres de l'un et de l'autre, que nous n'avons manqué que d'une demi-journée le moment de la jonction. La jonction faite, nous allâmes camper à Königsgrätz, nous évacuâmes Pardubitz, et l'armée se divisa en trois colonnes, pour entrer par les trois gorges des montagnes en Silesie; il n'y eut que de petites affaires d'arrière-garde, où les ennemis ont eu constamment le désavantage.

J'apprends aujourd'hui, que la garnison de Prague a heureusement regagné la frontière.

#### B. Zur Expedition des Fürsten Leopold von Dessau in Oberschlesien. Jan. 1745.

Friedrich II. übertrug, als er 12. December 1744 von Schweidnitz nach Berlin reiste, dem Fürsten Leopold den Oberbefehl der Armee in Schlesien mit der Weisung, die über die Grenze eingedrungenen feindlichen Truppen, meist irreguläres Volk, zurückzutreiben und die von Gen. v. Marwitz geräumten Gebiete von Jägerndorf und Troppau wieder zu nehmen.

Der Fürst ging langsam und mit großer Vorsicht daran; trotz der wiederholten Mahnungen des Königs war er erst am 9. Jan. so weit mit der an der Reisse versammelten Truppenmacht in vier Kolonnen vorzurücken; auch sein Vormarsch geschah so langsam, daß er erst am 17. Jan. in Jägerndorf einrückte und so dem Feind überall Zeit gab sich unbehelligt zurückzuziehen.

Der König war mit dem Verfahren des Fürsten wenig zufrieden; es lag ihm daran durch rasche und bedeutende Erfolge der Welt zu zeigen, daß die preußische Armee trotz des Rückzuges aus Böhmen in voller Schlagfertigkeit sei. Der Verlauf der Expedition war nicht dazu angethan, einen wirksamen Gesamtbericht über dieselbe zu veröffentlichen.

Die den Berliner Zeitungen vom Ministerium zugestellten Berichte über diese Expedition sind auf Grund der dem Kabinet. eingesandten Rapporte verfaßt und erscheinen in den Berliner Zeitungen unter dem Artikel Berlin. Es sind folgende:

---

### XIII.

Berlin, 16. Jan. 1745.<sup>1)</sup>

Verwichenen Mittwoch des Abends (13. Jan.) empfangen S. M. durch einen aus Schlesien von des daselbst commandirenden Gen. F. M. des Fürsten von Anhalt-Dessau D. anhero gesandt Courier die angenehme Nachricht, daß nachdem S. F. D. die in ihren Quartieren vertheilt gewesenen kleinen Corps von Truppen zusammengezogen, mit denselben den 9. d. die Reise passiret, da den Feind genöthiget viele von demselben in Oberschlesien bishero occupirte Posten mit großen Verlust und Eilfertigkeit zu verlassen, wovon man die besondern Umstände des förderksamsten erwartet. Wie denn S. F. D. annoch im Begriff sind, die Oesterreichischen Truppen überall zu verfolgen und aus den Orten, wo sie sich noch befunden, zu delogiren. Es kommt auch täglich eine große Menge von ihren Deserteurs bei unsrer Armee an, welche den schlechten Zustand ihrer Truppen und der Misère so dieselben leiden, nicht genugsam zu beschreiben wissen.

---

### XIV.

Berlin, den 19. Jan.<sup>2)</sup>

S. Kön. M. haben abermalen verwichenen Sonnabend Abend (16. Jan.) abermals durch einen Courier von des in Schlesien commandirenden Gen.

<sup>1)</sup> Podewils übersendet diese aus dem Kabinet ihm zugegangene Mittheilung am 15. Jan. an den Kriegsrath Ngen zur Beförderung an die Zeitungen, die sie am 16. bringen. Zugleich schreibt Podewils dieselbe Nachricht französisch nieder zur Mittheilung an die preußischen Gesandtschaften: Le Prince d'Anhalt, mon Veld Maréchal u. s. w.

<sup>2)</sup> Podewils an Ngen (s. d.): „S. M. haben befohlen den beikommenden Artikel in die morgende Zeitung zu bringen.“ Er erscheint in der Zeitung vom 19. Dieselbe Mittheilung französisch für die preußischen Gesandten liegt in den Akten dabei, sie beginnt: Selon les dernières nouvelles que j'ai reçues de mon Veld Maréchal u. s. w.